

# Ces esthétiques qui fabriquent la ville

Charles Ambrosino

Maître de conférences en urbanisme et aménagement  
Chercheur à l' UMR PACTE 5194 (CNRS-IEPG-UJF-UPMF)  
Institut d'Urbanisme de Grenoble – Université Grenoble 2  
14 Avenue Marie Reynoard / 38100 Grenoble  
☎ 06 71 55 29 07  
@ [charlesambrosino@yahoo.fr](mailto:charlesambrosino@yahoo.fr)

L'attention portée au rôle des artistes et plus généralement des créateurs dans le développement de la ville contemporaine prend une tournure nouvelle qu'il est intéressant de bien appréhender. Les deux séminaires organisés sur ce sujet dans le cadre du programme POPSU EUROPE ont été l'occasion d'initier un tour d'horizon relativement exhaustif des divers axes problématiques qu'ouvre un tel champ d'exploration. Loin d'en restituer toute la richesse, cette contribution se propose d'exposer quelques-uns de ses aspects les plus saillants.

L'esthétique conduit la fabrique urbaine. D'une ville à l'autre, le recours à l'événementiel conforte les politiques d'images, les actions artistiques dans les espaces publics se multiplient (*street art*, arts de la rue, évènements accompagnateurs de projets urbains, etc.) et la sollicitation de l'éprouvé émotionnel dans la programmation des ambiances architecturales et urbaines se normalise. Ici et là se développent des initiatives publiques, des mobilisations ponctuelles, des expérimentations qui toutes convoquent d'une manière ou d'une autre l'esthétique et des acteurs du champ esthétique.

Précisons d'emblée qu'ici, l'esthétique est entendue comme l'expérience sensible, sociale et spatiale que tout individu fait de l'environnement construit dans lequel il se meut, évolue et vit. A l'échelle urbaine, la notion d'esthétique renvoie au moins à deux acceptations : l'expression du beau dans la ville et la réalisation d'actes d'embellissement. La première fait référence à l'ensemble des éléments ornementaux, architecturaux et artistiques qui participent à la construction du paysage urbain mais se détachent de celui-ci par leurs qualités (esthétiques) intrinsèques. La seconde évoque cette idée que l'on peut renforcer les attributs esthétiques d'une ville par un jeu de composition de ses formes<sup>1</sup> voire par la proposition d'expériences sensibles collectives (d'origines artistiques ou non) visant à promouvoir le vécu, le partage et l'appropriation de ses territoires.

Dans le cadre de l'action publique, les édiles locales se saisissent bien souvent de l'idée d'esthétique urbaine sous l'angle étroit de l'attractivité économique et touristique. Il s'agit de soumettre aux publics de la ville une panoplie de dispositifs sensibles qui s'appuient sur la mise en scène de la création culturelle et artistique. Qu'elles soient de grandes envergures ou qu'elles s'incarnent dans des interventions plus ponctuelles, les opérations engagées viennent satisfaire des besoins de communication et de promotion territoriale. A cette fabrique esthétique de la ville s'appose une esthétique de la fabrique urbaine pour laquelle les usages, l'imaginaire et les pratiques ordinaires des individus constituent le fondement de projets artistique et/ou urbain. Attentifs aux territoires du quotidien, artistes, architectes, urbanistes et autres créateurs invitent à repenser l'espace au gré d'installations temporaires, de flâneries originales et de détournements poétiques œuvrant comme autant de « *brèches dans la routine perceptive* »<sup>2</sup> qui, tout en exaltant la créativité de chacun, engagent à renouveler les modes d'habiter la ville.

### **Une fabrique esthétique de la ville qui se répète**

L'analyse des initiatives conduites à Lausanne, Lyon, Nantes, Montpellier, Berlin, Birmingham et Montréal révèle bien que la culture tient une place de choix dans les politiques de requalification engagées par les métropoles. Non seulement elle est mobilisée pour mettre en scène leurs qualités, leurs spécialités ainsi que leurs différences, mais elle constitue également le moteur de nombreux projets de régénération d'espaces centraux et péricentraux. Néanmoins, à mesure que se répètent les expériences, ce transfert du développement culturel au profit des impératifs économique, territoriaux et, plus généralement, esthétiques montre des signes d'essoufflement qui invitent à recomposer les liens entre ville, création et créateurs.

### *La ville spectacle*

<sup>1</sup> Tel que le théorisaient par exemple les tenants de « l'art urbain ».

<sup>2</sup> AUGOYARD J.-F. et LEROUX M., 1999, *Médiation artistiques urbaines*, Grenoble, Cresson

Polariser mouvements de visiteurs, d'investissements et de capitaux, voilà une stratégie de développement urbain désormais bien ancrées dans les pratiques entrepreneuriales des collectivités. Nombreuses sont les villes qui multiplient les occasions de se rendre désirable. Prenons le cas des anciens bastions industriels : afin de surmonter la crise économique, les acteurs locaux s'efforcent de reconstruire l'image de leur territoire et n'hésitent pas s'il le faut à bousculer les représentations sociales (ville déclinante, ville noire, ville polluée, ville sans intérêt, etc.) que colporte une histoire dont ils souhaitent se détacher. Aussi les politiques marketing valorisent-elles non plus les lieux pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils offrent. Dans ce contexte, la spectacularisation du paysage urbain s'impose là où l'héritage existant ne suffit pas. Mieux, l'exploitation symbolique de la création culturelle fournit le *decorum* nécessaire à la mise en œuvre des politiques urbaines<sup>3</sup>. Dès lors, musées, gestes artistiques prestigieux et événements de rangs internationaux (festivals musicaux ou de théâtre, foires et biennales d'art contemporain et de danse, etc.) deviennent les supports de l'attractivité territoriale.

À Lyon, le Musée des Confluences actuellement en cours de réalisation se définit comme un musée de Sciences et de Sociétés. Par sa situation géographique à l'une des entrées de ville et sa structure originale, ce bâtiment iconique, relayé par le Quartier éponyme (véritable vitrine de l'architecture internationale des années 2000), vise à signifier que Lyon est une ville de la connaissance et de l'économie cognitive engagée dans la marche du progrès. Outre manche, la renaissance urbaine que promeut la ville de Birmingham s'appuie très largement sur le rayonnement de son offre culturelle. Depuis une trentaine d'année, la « ville aux 1000 métiers » a fait place, dans les discours officiels du moins, à la « ville mondiale », créative et cosmopolite. Ancienne métropole fordiste, le territoire de la capitale des West Midlands est marqué par l'urbanisme fonctionnaliste. Infrastructures routières et grandes emprises industrielles résiduelles engoncent un centre historique exigu qu'aujourd'hui la municipalité s'attache à émanciper (physiquement et psychologiquement) à grand renfort d'équipements culturels et d'institutions artistiques (Symphony Hall, Central Library, Millenium Point). De la même manière, la reconquête des espaces motorisés rendus aux piétons s'est accompagnée d'une politique soutenue de développement de l'art public<sup>4</sup> au risque, parfois, d'une surenchère visuelle.

- *Insérer une image du projet du Musée des Confluences à Lyon*
- *Insérer une image du projet de développement urbain de Birmingham*

### *La ville récréative*

Ces stratégies de requalification culturelle de la ville s'incarnent tout particulièrement dans la promotion des « quartiers culturels ». Ces schémas d'aménagement ont l'avantage d'être porteurs des ambitions du développement urbain durable : c'est la figure du quartier aux usages mixtes où se mêlent activités diverses (de production et/ou de consommation, etc.) et logements collectifs, le tout à proximité d'un réseau de transport en commun ; c'est la possibilité de pourvoir une offre résidentielle en ville, de limiter l'usage de la voiture et de développer une alternative au mode de vie suburbain. C'est surtout, pense-t-on, le retour à la rue effervescente, chaleureuse, conviviale et support de l'altérité, qu'appellent de leurs vœux les nostalgiques d'une Jane Jacobs pourfendeuse de l'urbanisme moderne.

Mixant activités et fonctions artistiques, ces territoires recouvrent généralement une portion de ville à part entière voire une division administrative au périmètre bien délimité. Ils sont le plus souvent développés à proximité des espaces centraux et des grandes infrastructures de transport, là où le foncier est peu cher et disponible (espaces hors d'usage et abandonnés, immeubles délabrés, zones de stationnement temporaires ou sauvages, espaces publics détériorés, etc.). Promus par les grands

<sup>3</sup> Voici quelques références : CHAUDOIR P., 2007, « La ville événementielle : temps de l'éphémère et espace festif », in *Géocarrefour* (82-83) [<http://geocarrefour.revues.org/index2301.html>] ; GRAVARI-BARBAS M., 2000, *La ville festive : Espaces, expressions, acteurs*, Habilitation à Diriger les Recherches, Angers, Université d'Angers ; INGALLINA P., 2009, *L'Attractivité des territoires : regards croisés*, Paris, PUCA ; PADDISON R., 1993, « City marketing, image reconstruction and urban regeneration », in *Urban Studies* (30), pp. 339-350.

<sup>4</sup> L'on retrouve dans le centre-ville certaines des plus belles pièces du célèbre sculpteur anglais Anthony Gormley.

opérateurs du divertissement (Sony et la Postdamer Platz à Berlin par exemple) mais aussi par les développeurs commerciaux, les quartiers culturels sont de véritables produits immobiliers réunissant plusieurs pôles récréatifs, des équipements culturels, des cafés et des restaurants, des boutiques et des commerces, « le tout organisé de manière à créer un ensemble attrayant, dense, animé, dans lequel le parcours du visiteur est censé s'inscrire dans une expérience globale lui apportant des sensations inédites »<sup>5</sup>.

Que nous apprend ici l'expérience montréalaise ? Dans le cadre d'un vaste plan de réaménagement de l'est du centre-ville, la municipalité est saisie au début des années 2000 par l'influente Association québécoise de l'industrie du disque, du spectacle et de la vidéo (ADISQ), afin qu'un partenariat avec les acteurs locaux des industries culturelles soit mis en place dans l'objectif de définir « une vision de développement axée sur la mise en valeur des actifs culturels de ce quartier vivant du centre-ville ». Le projet ainsi défendu embrasse un enjeu de société fondamental : enrayer une culture suburbaine de la maison individuelle en promouvant l'idée que vivre, travailler et se divertir en ville est qualitativement supérieur. En juin 2003 est créé le Partenariat du Quartier des Spectacles, lequel aura pour mission de mener à bien sa réalisation. Destiné à accueillir de très grands festivals (le Festival de Jazz, le Festival Juste pour rire, etc.), l'aménagement du site se concentre sur la place des Arts mais également sur un chapelet d'espaces publics contigus au moyen d'un travail fin sur les usages et les cheminements des festivaliers, sur la mise en lumière architecturale et sur la visibilité toponymique du quartier ; l'objectif étant de rendre plus visible et de mieux articuler les quatre-vingt lieux de diffusion qui s'y concentre. Au terme d'un processus de planification qui aura duré près de dix ans, le projet est aujourd'hui en passe d'être achevé. Certainement plus adapté à la foule qu'au(x) public(s), la mise en place du Quartier des Spectacles procède d'une double réappropriation de la centralité et du centre-ville de Montréal par un processus de labellisation territoriale et de conquête des espaces publics qu'une mobilisation événementielle, sensationnelle et récréative de la création artistique vient structurée.

- Insérer une photo et un plan du projet d'aménagement de la place des spectacles du Quartier des Spectacles de Montréal

#### *La ville travestie*

Loin d'être isolée, l'initiative québécoise participe d'un mouvement anglo-saxon, sinon international. D'une certaine manière, le quartier du Flon à Lausanne se positionne sur le même créneau, quand bien même les promoteurs du lieu jouent la carte de la culture alternative en évoquant une séquence relativement courte de l'histoire de ce territoire qui aujourd'hui s'apparente plus à un centre commercial à ciel ouvert qu'à l'antichambre de la création suisse. De nombreuses critiques ont été adressées à ce type de développement<sup>6</sup>. Beaucoup d'entres-elles pointent leur incapacité à répondre durablement aux problématiques urbaines. La production de ces nouveaux espaces de consommation culturelle se caractérise généralement par la concentration des investissements sur de petites aires d'attention, parfois même sur quelques objets architecturaux, au détriment d'activités plus confidentielles mais socialement signifiantes.

- Insérer une photo du Flon à Lausanne

En plaçant le consommateur au centre de leurs activités, ces territoires misent sur la gratification individuelle et transforment la ville en un réceptacle de marques culturelles. Ces pratiques invitent à

<sup>5</sup> GRAVARI-BARBAS M. (2001), « Les enclaves ludiques dans la ville contemporaine. Le cas du Navy Pier à Chicago », in GHORRA-GOBIN C. (dir.), *Réinventer la ville : les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, pp. 159-168.

<sup>6</sup> Pour ne citer qu'elles : EVANS G., 2003, « Hard Branding the Culture City - From Prado to Prada », in *International Journal of Urban and Regional Research* 27 (2), pp. 417-440 ; HANNIGAN J., 1998, *Fantasy City: Pleasure and Profit in the Postmodern Metropolis*, Londres, Routledge; JUDD D-R., 1999, « Constructing the tourist bubble », in JUDD D-R. et FAINSTEIN S. (dir.), *The Tourist City*, New Haven, Yale University Press, pp. 35-53; ZUKIN S., 1995, *The Culture of Cities*, New York, Blackwell.

calibrer l'esthétique urbaine en s'appuyant sur des actions d'embellissement menées de concert par les autorités locales (municipalité) et les acteurs privés (promoteurs, associations, commerçants). Plateaux piétonniers, revêtements du sol, mobilier urbain et signalétique font ainsi l'objet d'une attention toute particulière. Au bout du compte, cette forme de sémiotisation de l'environnement construit travestit les espaces architecturés et publics (ou devrait-on dire du public) en les adaptant à des normes de délectation visuelle.

### *La ville qui se raconte*

Bien évidemment, ce premier tour d'horizon ne renseigne que partiellement sur les rapports qui s'établissent entre créateurs, créations et développement urbain mais demeurent cependant incontournables tant ils monopolisent les politiques métropolitaines (et les discours qui les accompagnent). En parallèle de ces expériences, il s'opère un mouvement d'affinement de l'offre culturelle tout aussi foisonnant. L'agenda évènementiel ne se concentre plus uniquement sur quelques sites clés, c'est l'espace urbain dans son ensemble qui se met en scène à l'occasion de fêtes, de festivals et de manifestations en plein air. Mieux partagées avec les populations locales, ces prestations gagnent en authenticité et visent à galvaniser l'identité collective. A ce titre, l'exemple de Nantes est édifiant : dès la fin des années 1980, la municipalité cherche à marquer les esprits grâce à une suite d'interventions culturelles singulières susceptibles de proposer un récit alternatif à celui de son passé imprégné de l'industrie navale. Grâce à la mobilisation de quelques personnalités et acteurs jouissant d'une position privilégiée au sein de réseaux nationaux et internationaux (tel que Jean Blaise ou la compagnie Royal de Luxe), l'image culturelle de Nantes va progressivement se cristalliser autour d'un petit nombre de projets ciblés dans les domaines des musiques actuelles et des arts plastiques. Le Festival des Allumés, les Folles Journées ou encore les Biennales de l'Estuaire sont autant d'évènements qui désormais ponctuent un agenda culturel fort d'une notoriété qui déborde sans peine les frontières de la Loire Atlantique. Capitalisant sur cette rente médiatique et porté par une équipe municipale stable, courageuse et bienveillante, le *made in* Nantes artistique rencontre chaque année l'enthousiasme d'un public converti et très largement local<sup>7</sup>.

- Insérer une photo prise à l'occasion d'un événement culturel de Nantes

Globalement, le portefeuille d'activités proposées par les municipalités s'émancipe du seul souci de divertir. L'intégration des pratiques artistiques alternatives aux politiques culturelles locales en témoigne. L'objectif est d'attirer des résidents et non plus seulement des consommateurs ponctuels ou encore des entreprises. Ces nouvelles stratégies assoient cette idée que les territoires tirent leur accueil de leur capacité à polariser créateurs et créatifs en tous genres. Aussi les stratégies marketing s'adaptent-elles à cette nouvelle donne et se montrent plus attentives aux besoins de certaines franges de la société, lesquelles présenteraient la particularité d'être au cœur du développement économique.

### **Une esthétique de la fabrique urbaine qui se cherche**

Quid des artistes ? Ceux-là ne sont plus observés qu'à l'aune de leur exploitation potentielle comme groupe dans des projets locaux, quand bien même la précarité individuelle est susceptible de demeurer. Leur fine réceptivité aux soubresauts des modes et nouveaux courants culturels, leur capacité à gérer l'incertitude et leurs pratiques socio-spatiales en font les acteurs en même temps que les modèles d'une véritable métamorphose du capitalisme. Flexibilité, goût du risque et esprit rebelle sont autant de qualités imputables au travail artistique que valorisent désormais nombre d'employeurs et, plus généralement, la société dans son ensemble<sup>8</sup>. Ainsi dépossédé de son statut d'exception, l'artiste

<sup>7</sup> SAGOT-DUVAUROUX D., 2010, « La scène artistique nantaise, levier de son développement économique », in GRANDET M., PAJOT S., SAGOT-DUVAUROUX D., GUIBERT G., PICH, *Nantes, la belle éveillée*, Toulouse, Eds de l'Attributs, pp. 95-107.

<sup>8</sup> MENDER P.-M., 2002, *Portrait de l'artiste en travailleur. Métamorphoses du capitalisme*, Paris, Seuil

apparaît comme un entrepreneur créateur, certes singulier, mais affranchi du monopole de la création.

### *Tous créateurs ? Polyphonies créatives et modes d'habiter la ville*

En décalant l'usage du substantif « créatif », un spécialiste du développement local comme Richard Florida<sup>9</sup> finit de déplacer le regard des décideurs usuellement portés sur les entreprises vers cette nébuleuse d'habitants susceptibles de déployer tout un arsenal de créativité dans l'exercice de leur métier (les fameux membres de la classe créative). Ceux-là, mus par un rapport esthétisant au quotidien, choisiraient avant tout un lieu de vie, des ambiances, des scènes culturelles. Indifférents aux géo-injonctions du marché de l'emploi, leur parcours résidentiel annoncerait celui des entreprises à forte valeur ajoutée.

Celui qui réside importerait donc plus que celui qui emploie ? C'est faire ici l'hypothèse d'une stabilité territoriale de l'habitant supérieure à celle de l'entreprise. En tous cas, l'on comprend mieux que des thèmes comme l'habitabilité, l'urbanité ou encore la qualité de vie fassent aujourd'hui florès. Cette idée que chacun puisse être est créateur de son quotidien déploie une multitude de perspectives nouvelles qui diffuse la créativité bien au delà des champs traditionnels des arts et de la culture. Dès lors, ceux qui habitent un territoire (temporairement ou de manière plus pérenne) se font les relais de propositions officielles ou alternatives de modes d'habiter la ville.

Prenons le cas de Lausanne Jardins. Profitant de la période estivale, paysagistes et jardiniers, en créateurs de dispositifs sensoriels, transforment le territoire de la capitale vaudoise en un vaste laboratoire d'expérimentations urbaines. L'objectif est simple : faire découvrir des lieux et des perspectives méconnus, mettre en valeur le patrimoine végétal de la Ville et, surtout, promouvoir la flânerie. A l'issue d'un concours international<sup>10</sup>, différents jardins s'égrènent le long de promenades thématiques et sont directement installés dans l'espace urbain. L'intérêt de telles propositions réside dans la capacité de ces agencements paysagers à révéler les structures sous-jacentes des territoires qu'ils investissent. Au gré des usages, de nouvelles organisations spatiales apparaissent avec leurs centralités, leurs toponymies, leurs paysages. C'est ainsi qu'en plein cœur du centre ancien une petite place d'origine médiévale saturée de stationnement est (re)découverte grâce à la quiétude qu'instille l'aménagement d'un jardin temporaire. De la même manière, des actions plus ponctuelles, à l'échelle de la rue ou du quartier, viennent souligner des configurations d'intimité que les habitants apprennent à apprécier – parfois même à leur insu. A une autre échelle encore, les scénarios de promenade, loin d'être anecdotiques, soulignent le rôle souvent oublié de la topographie (coteaux, pente et plateaux) dans la forme urbaine lausannoise et n'hésitent pas à questionner les structures imaginaires de son identité métropolitaine. Ici ou là, l'usager participe pleinement à un acte de création collective dans la mesure où ce sont ses pratiques qui sanctionnent la pertinence voire la pérennité de certaines des expériences soumises.

- Insérer au choix une photo d'un jardin ou un plan de parcours thématique

Ainsi, les questions de confort, de bien être et d'ambiance surviennent comme autant de décalages du regard qui bousculent les injonctions fonctionnelles auxquelles se plient usuellement les acteurs classiques de la conception urbaine. Est-ce à dire que les habitants sont les seuls prescripteurs capables d'apprécier le degré d'habitabilité d'un lieu ? Certainement pas. Il convient au contraire d'accepter que la fabrique de la ville mobilise des compétences qu'il est parfois difficile mais nécessaire de solliciter.

---

<sup>9</sup> Dont voici quelques-unes des références les plus citées : FLORIDA R., 2002, *The rise of the creative class ... and how it's transforming work, leisure, community and everyday life*, New York, Basic Books ; FLORIDA R. (2005), *Cities and the creative class*, New York, Routledge, etc.

<sup>10</sup> Jusqu'ici, quatre éditions ont eu lieu (1997, 2000, 2004 et 2009), la prochaine étant programmée pour l'été 2014.

### *L'art d'écouter les territoires*

Et s'il est une compétence qui rapproche certains artistes de l'habitant, c'est bien le rapport esthétique – autrement dit l'expérience sensible – qu'ils entretiennent avec les lieux dont ils ont une pratique ordinaire. En effet, ce qui caractérise l'habitant, c'est la richesse et la diversité des liens qui le rattachent à ses environnements : habitation, quartier, ville, grand territoire, etc. Ces liens sont l'objet d'une expérience vécue qui est à la fois sensorielle (elle intègre les émotions), imaginative (elle transfigure la réalité) et signifiante. Armé de leur maîtrise d'usage, les habitants, les usagers, les riverains d'un territoire sont dépositaires des multiples modes d'appropriation qui définissent, composent et recomposent l'atmosphère des lieux.

Interrogée sur son projet artistique, l'équipe de KompleXKapharnaüm décrit son travail tel un exercice de recherche qui s'appuie sur des protocoles de rencontres et de mise en dialogue des habitants centrés sur leurs territoires de vie. Sollicités par le Grand Lyon dans le cadre du vaste projet intercommunal du « Carré de soie » (à cheval sur les communes de Vaulx-en-Velin et Villeurbanne), ses membres démultiplient les initiatives afin d'impliquer les populations locales et de les faire participer à la construction d'un objet commun quitte à remettre en question des fondements même du projet en cours. Dans cette configuration précise, les artistes agissent moins en créateurs qu'en traducteurs capables de « faire parler le lieu », de « faire remonter le récit du territoire » à partir du quotidien de ses habitants.

- Insérer une photo d'une action de l'équipe de KompleXKapharnaüm au Carré de soie

D'une certaine manière, ces pratiques invitent architectes, urbanistes et autres designers d'espace à engager très en amont des projets urbains une phase d'écoute du territoire visant à faire émerger ses qualités techniques, sociales et sensibles. Seulement, en appelant les citoyens à s'emparer de leur environnement, les artistes peuvent également s'imposer en tant qu'acteurs d'un projet et non plus comme seuls médiateurs de la fabrique urbaine.

### *Mobilisations esthétiques et action collective*

On ne compte plus les soulèvements multiples et variés de ces coalitions opportunes composés d'habitants, d'associations, d'artistes et de personnalités venus d'horizons divers opposant leur vision de l'aménagement à celle des instances urbanistiques officielles. Préservation du paysage, lutte contre la densification, valorisation de la nature en ville, bref, autant de débats conflictuels qui se cristallisent bien souvent autour du devenir de délaissés urbains mis à l'écart des projets métropolitains et réinvestis temporairement par des formes d'urbanité plus ou moins spontanées. Souvent, il s'y opère des hybridations originales entre logiques militantes et engagement artistique, entre respiration démocratique et respiration urbaine. L'analyse de ces formes de mobilisation s'avère instructive tant elle renseigne sur la manière dont on peut se saisir de critères esthétiques pour justifier toute une panoplie d'actions qui ont pour particularité de brouiller les frontières entre pratiques culturelles, appropriation territoriale et actions citoyennes.

C'est ce que montre bien l'histoire récente de l'îlot Mazagran à Lyon. Artistes et habitants impliqués plaident pour la mise en place de jardins partagés là où l'acteur public imagine un espace public au dessin plus classique et fonctionnel. Fait notable : à l'origine du projet alternatif<sup>11</sup>, l'on retrouve non pas une association de riverain mais une galerie d'art : la galerie Tator. La stratégie qu'elle développe est alors significative. Non seulement celle-ci se positionne à la marge du marché de l'art en se spécialisant dans de design et l'art contemporain, mais de surcroît elle double cette posture interstitielle d'une véritable logique territoriale en superposant liminalité urbaine et artistique. Cela n'a finalement rien

---

<sup>11</sup> Ce projet a été financé exclusivement par des fonds Politique de la Ville.

d'étonnant. L'accès à la clientèle suppose une mise en scène – l'achat d'une œuvre d'art contient en effet une dimension symbolique sur laquelle pèse le lieu de vente – autant qu'elle s'appuie sur toute une série d'intermédiations que facilite l'engagement dans la vie du quartier.

- **Insérer une image du jardin devant la galerie Tator**

En développant une telle intelligence de la ville, un opérateur culturel comme la galerie Tator mobilise un savoir-faire (la monstration de la création) qui interfère avec la matérialité de son environnement et engendre les conditions nécessaires à une reformulation esthétique de l'espace que relayeront par la suite les habitants du quartier mobilisés quant à eux pour d'autres motifs. Ensemble, à force de propositions, ils s'imposent progressivement comme acteurs à part entière de la fabrique urbaine, s'emparent de la sphère médiatique en s'invitant dans l'espace public et émettent les signaux fondateurs de nouvelles formes d'action collective.

## **Conclusion**

Loin de s'opposer, les différentes manières de mobiliser l'esthétique présentées au cours de ce bref exposé s'incrémentent et organisent les phénomènes de marquage et de distinction des territoires urbains. Certes, l'ambiance conviviale que promeuvent les enclaves récréatives et ludiques se distingue de l'atmosphère confidentielle dont se réclame les territoires de l'habitant. Néanmoins, toutes deux participent pleinement au projet de la ville contemporaine. Ce n'est finalement pas tant la concurrence que la désynchronisation de ces esthétiques qui met en péril l'unité des sociétés urbaines. Le spectacle de la création, qu'il investisse l'espace public (à l'occasion d'un festival ou d'une exposition hors-les-murs) ou les espaces du public (un musée, un théâtre, une ancienne halle industrielle reconvertie en centre d'art le temps d'une biennale), s'inscrit bien souvent dans un régime d'enchantement des émotions qui n'autorise qu'à la marge les expressions collectives imprévues ou tout simplement alternatives de la perception des espaces urbains. A l'inverse, l'avènement d'une société mue par une créativité diffuse, en validant cette idée que l'expérience esthétique n'est plus l'apanage de l'artiste, érige l'individu en un créateur territoriant capable de développer de véritables stratégies de mise en ambiance des espaces de son quotidien. Plane alors le risque que se multiplient les appropriations exclusives de ces interstices urbains sacrifiés sur l'hôtel de la qualité de vie et de la domination culturelle. Au demeurant, ces initiatives sporadiques nous rappellent qu'à l'ombre des grands récits qui ne cessent de monopoliser la quête de notoriété des métropoles, les pratiques artistiques et culturelles représentent un réservoir de sens dont il faut savoir se saisir pour construire la ville de demain. Reste aux responsables locaux, le soin de veiller à ce que l'ordinaire siège sans complexe aux côtés du spectaculaire dans un esprit permanent de partage et d'ouverture.